F.D.C.1.
775
Case
FRC
16367

ANACHARSIS A PARIS,

OU

LETTRE

DE

JEAN-BAPTISTE CLOOTS,

A UN PRINCE D'ALLEMAGNE.

A PARIS,

Chez DESENNE, Libraire, au Palais-Royal.

1790.

THE NEWBERRY
LIBRARY

Paſſage d'un diſcours de l'auteur, prononcé au Muſée de Paris, le 20 Décembre 1781.

En déployant toute notre énergie, nous verrons bientôt l'arrière-ban de l'impoſture ployer ſes drapeaux, jetter ſes enſeignes & tomber devant nous. Tous ces livres que la faim des bénéfices produit, que la ſottiſe reçoit, que la politique adopte; ces livres invéridiques ne paroîtront plus impunément: car leur poiſon réjailliſſant par notre zèle, contre le parti qui les enfante, il n'y aura déſormais point de milieu entre le ſilence & l'infamie. C'eſt alors que chaque coup ſera un coup mortel, c'eſt alors que nos progrès ſeront rapides, que nos triomphes ſeront permanens, que la victoire ſera fixée dans nos murs. C'eſt alors que nous aurons bien mérité de nos contemporains, & ſur-tout de la poſtérité, laquelle, ſe voyant à l'abri des fureurs du fanatiſme, reconnoîtra la vraie cauſe de ſon bonheur, & le vrai prix de nos travaux. Les pères diront à leurs enfans, & ceux-ci à leurs deſcendans, que ſi la religion ne forge plus de fers, ne commande plus de meurtres, n'allume plus de bûchers, n'immole plus de victimes de tout âge, de tout ſexe, de toute condition, c'eſt que la philoſophie éclaire la religion, & cette lumière nous vient des ſages du dix-huitième ſiècle. Le vieillard dira dans l'effuſion de ſon cœur: peut-être mourrois-je comme l'infortuné Calas. La femme enceinte dira: peut-être expirerois-je dans les flammes avec le fruit de mes entrailles. Les nations diront: peut-être ſerions-nous bouleverſées par de nouvelles perſécutions, de nouvelles croiſades, de nouveaux maſſacres, ſans la perſévérante activité des philoſophes du dix-huitième ſiècle.

Quelle récompenſe, Meſſieurs! Qui de vous ne ſe ſent point enflammé du noble déſir d'effectuer ce que la vérité vous conſeille, vous commande par ma bouche? Enviſagez-la, cette divine vérité, puis jettez les yeux ſur l'hideux menſonge: & ſi quelqu'un après un ſpectacle auſſi diſparate, héſitoit encore, vous ſeriez indigne, monſieur, de ſiéger dans le Muſée, & d'être compté parmi les hommes.

LETTRE
DE
JEAN-BAPTISTE CLOOTS,
A UN PRINCE D'ALLEMAGNE.

En recevant votre miſſive, monſieur, & avant de l'ouvrir, j'ai penſé que la Germanie commençoit à croire aux miracles de la Gaule. Votre aveuglement ſur les progrès de la révolution de France, fut complet, me dites-vous. Nos fugitifs alimentoient votre eſprit de confabulations abſurdes. Votre palais retentiſſoit de calomnies atroces : nos chevaliers errans annonçoient la guerre civile, l'anarchie, la contre-révolution. Vos officiers-valets & vos vaſſaux ſtupides remercioient le ciel de couler leurs jours dans une douce ſervitude. Comme vous avez tous le cœur bon, vous plaigniez ſincèrement les malheureux Français d'avoir eu l'affreux courage de conquérir la liberté. Et dans l'effuſion de votre tendreſſe, vous vouliez marcher contre les vainqueurs de la Baſtille, pour les forcer d'être auſſi heureux

que vous. L'argumentation germanique paroiſſoit péremptoire : c'eſt à coups de canons & de bayonnettes, diſoient vos mainmortables, que les Français ont gagné le mal ; eh bien ! il faut chaſſer le mal à coups de bayonnettes. On invoqua l'humanité de la chambre de Wetzlar & de la diète de Ratiſbonne, pour ordonner une croiſade contre la France en délire. Vous étiez de bonne-foi dans l'erreur, monſieur ; & la naïveté de votre aveu me perſuade que la conſtitution françaiſe vient d'acquérir en Allemagne un partiſan dont les philantropes doivent féliciter les deux empires. La vérité perce donc enfin à travers les nuages dont nos bulletins ariſtocratiques & nos transfuges ariſtocrates obſcurciſſent l'horiſon des cours étrangères.

Votre grande paſſion maintenant, c'eſt d'aſſiſter au grand ſpectacle que nous donnons à l'Univers. Vous me demandez s'il y auroit de l'imprudence de votre part à venir paſſer l'hiver à Paris : le fatal réverbère dont on vous a exagéré les exploits, laiſſe dans votre ame une impreſſion inquiétante. Raſſurez-vous, Prince, je vous garantis une ſécurité parfaite ; & quoique je n'aie pas l'honneur d'être *Procureur Général de la lanterne*, j'oſe dire que la conſtitution eſt trop avancée, pour que les procédés ſalutaires de l'inſurrection reparoiſſent jamais en France. Le peuple ne pend plus perſonne, pas même le libraire Pankoucke,

dont le double visage fait horreur à tous les partis. Ce Janus infernal gagne l'argent d'un *Moniteur* patriote, & il nourrit les furies d'un *Mercure* incivique. Cet étrange citoyen traverse les ponts & les quais, sans qu'on songe seulement à le jetter dans la rivière.

Le tableau de Paris, ou pour mieux m'expliquer, la galerie de Paris présente aujourd'hui des singularités sublimes. Vous verrez avec étonnement notre garde nationale, dont la bonne mine, la bonne contenance semble calquée sur les vertus guerrières de son chef, l'élève de Washington. Vous regretterez la solde de vos automates en habit bleu, quand vous aurez été à la revue de nos citoyens en habit bleu. Vous vous croirez à Thèbes aux cent portes, en voyant les nombreux bataillons de l'armée parisienne défiler au champ de Mars, par tous les vomitoires du cirque à la fois. Et vous demanderez si la Fayette est un autre Pompée, qui, d'un coup de sandale, fait sortir de la terre des légions patriotiques.

Vous voulez, monsieur, que je fixe vos irrésolutions concernant nos coteries & nos clubs : permettez-moi d'attendre votre arrivée. Vous consulterez la voix du peuple qui a quelque poids dans les états despotiques, & qui est décisive dans les pays libres. Je me bornerai donc à vous mander que, si vous aimez la pureté des prin-

cipes, vous irez aux Jacobins, & ſi vous préférez des principes équivoques, vous irez à 89. La candeur & la franchiſe vous porteront, ſans-doute, vers nos francs amis de la conſtitution, où votre couſin, le Prince de Heſſe, que nous appellons *monſieur Heſſe*, eſt aſſis entre ſon tailleur & ſon cordonnier. Vous applaudirez à ce nouvel ordre de choſes, & vous rougirez de tenir vos laboureurs attachés à la glèbe, après avoir entendu l'éloquence ruſtique du payſan Gérard, plaidant la cauſe des campagnes. Je garderai le ſecret ſur vos crimes féodaux, crainte que nos Jacobins ne vous refuſaſſent l'entrée de leur ſanctuaire. Il eſt vrai que 89 ne ſeroit pas ſi ſcrupuleux, & votre titre de *Prince* y feroit oublier les geſtes du tyran. Vous ne ſerez pas long-temps à vous appercevoir que la ſociété des Jacobins eſt le *Palladium* de la conſtitution, & que la ſociété de 89 eſt un piége tendu à la conſtitution. Auſſi le foudroyant Mirabeau ſe retire-t-il du *piége*, & retourne-t-il au *Palladium* : auſſi l'adroit la Fayette, après avoir louvoyé dans des parages ſuſpects, envoie-t-il ſes matelots en avant pour jetter l'ancre dans le port du ſalut. J'aurois ſcrupule de vous recommander des clubs qui ont repouſſé Barnave, le ſauveur de nos colonies, & Lameth, le ſauveur de notre armée.

Vous arriverez à Paris dans des conjonctures très-intéreſſantes. Les ſéances de l'Aſſemblée Nationale abreuveront votre ame de penſées vaſtes & profondes. Une récapitulation générale de tous les articles conſtitutionnels & réglementaires va épurer la *Loi* des François; & la tache du marc d'argent s'effacera dans le creuſet épuratoire. Vous entendrez diſcuter les intérêts d'un ſénat Créole, qui a eu l'audace d'élever autel contre autel, au détriment de la ſouveraineté nationale : & les prétendus décrets de nos inſulaires ſont autant de crimes de lèze-majeſté. Cette rebellion contre la métropole étoit motivée comme celle de Catilina contre Rome, c'eſt-à-dire, ſur la perfidie des débiteurs envers leurs créanciers. Voilà le motif, voici le prétexte. Les amis indiſcrets des Noirs avoient répandu l'alarme parmi les colons dont la fortune eſt fondée ſur la traite. L'aſſemblée métropolitaine s'empreſſa de tranquilliſer les eſprits, par ſon décret & ſes inſtructions des 8 & 28 mars. La colonie fut raſſurée, mais les ſéditieux devinrent plus inquiets. On cabala, on intrigua; l'or ne fut pas épargné; on conſulta l'Angleterre en inſultant à la France. St. Marc alloit être livré au *Léopard* anglois, lorſque l'armée coloniale força les intrigans à ſe livrer au *Léopard* françois. Le débarquement de ce congrès à Breſt étonna l'Europe & conſterna nos ennemis. Les Anglois

demandèrent compte au Père éternel de ſa prédilection pour leurs voiſins : comme ſi la Providence auroit dû envoyer auſſi l'aréopage de New-Yorck à la barre du Parlement d'Angleterre ! La crainte de l'abolition de la traite des nègres eſt un motif qui ne prévient pas en faveur de nos inſurgens ; & cette raiſon eſt d'autant plus frivole, que leur indépendance ne les garantiroit point de ce danger. Car la France ne défendra jamais ce commerce lucratif que de concert avec l'Angleterre ; & nos eſcadres réunies interdiroient aux Antilles l'approche des côtes d'Afrique. On n'accorderoit ni paix ni trève aux Américains, que ſous la condition expreſſe de renoncer à un négoce abominable. Nous imiterions les anciens Siciliens, qui, dans leur traité de paix avec Carthage, inſiſtèrent abſolument ſur l'abolition des ſacrifices barbares au Dieu Moloch.

Vous ſerez témoin de nos débats, Monſieur, & vous en jugerez mieux que par ouï-dire. Vous ſerez témoin du paſſage de la convention nationale à la première légiſlature, époque deſirée ardemment ; mais je ne partage pas cette ardeur, vu que chaque jour le public s'éclaire davantage, & un délai de quelques mois ſeroit racheté par la pureté du choix. Je veux que tous les inſtans de votre ſéjour à Paris ſoient employés utilement & agréablement. Outre les clubs &

les séances nationales, outre les spectacles & les promenades, les monumens publics & les maisons particulières, j'offrirai à votre amour des arts & des lettres un établissement unique dans le monde. Vous verrez ce Lycée non moins fameux que celui d'Athènes, mais plus riche en véritables connoissances, & dont la philosophie est ornée de toutes les conquêtes de l'esprit humain. L'édifice avoisine les portiques du Palais Royal, dont le nom seul rappelle une foule d'objets & d'événemens : des appartemens spacieux & meublés avec goût contiennent un superbe cabinet de physique, une bibliothèque choisie, des salles de lecture & de conversation. La doctrine des Newton, des Locke, des Priesley, des Smith, des Tournefort, est développée au Lycée par des professeurs éloquens. Mrs. la Harpe & Boisjôlin y font goûter la littérature à un auditoire composé de l'élite des deux sexes. M. l'abbé Delille se propose de nous charmer cette année avec la lyre de Mantoue. M. Fourcroi, dont l'élocution vivifie les trois règnes de la nature, sera écouté avec un nouveau plaisir. Et la philosophie de l'histoire étendra ses limites avec le génie fécond du législateur Garat. La science que vous aimez tant, monsieur, l'économie politique trouvera de nouvelles combinaisons sous la dictée de M. Parcieux : & le droit public jouira du même succès

dans les cahiers de Mrs. la Croix, Brizard, Grouvelle, Paſtoret & Chamfort. Nous écouterons la proſe poétique du Fénelon de Berlin, de M. Bitaubé, le chantre de *Joſeph* & de *Guillaume*. Les deux langues que vous placez immédiatement après la langue françoiſe, vous paroîtront embellies dans la bouche des profeſſeurs Boldoni & Robertz. Enfin, ce Lycée vous offre une réunion d'hommes & de femmes dont l'inſtruction & l'amabilité donnent aux étrangers une opinion très-avantageuſe de la capitale des François. J'ai cherché vainement dans toute l'Europe un établiſſement pareil; & les monarques de la terre dépenſeroient vainement des millions pour former un Lycée comme le nôtre, qui nous coûte la modique ſomme de quatre louis. Les journaux & gazettes & nouveautés de la table de lecture exigeroient davantage d'un père de famille caſané au coin de ſon feu. Quand vous ſerez à Paris, & que vous fréquenterez le Lycée & les Jacobins, l'Aſſemblée Nationale & les cercles, les ſpectacles & les promenades, les académies & les atteliers, & que tout cela vous coûtera moins que la muſique de votre chapelle, vous voudrez ſuivre le conſeil du marquis d'Argens au roi de Pruſſe: vous vendrez vos états pour demeurer à Lutèce. L'ennui eſt la grande maladie des cours, & je crois que les princes n'entreprennent ſouvent des guerres folles que pour ſe déſennuyer.

Si l'abbé de St. Pierre avoit fait cette réflexion, il auroit sans doute placé son tribunal de paix perpétuelle dans la bonne ville de Paris. Il ne manque à Louis XVI que le dégré de popularité qu'on lui suppose, pour que le prince des François soit le plus heureux des mortels. Mais ses entours lui disent de bouder, & il boude; mais on lui dit qu'il est à plaindre, & il se croit à plaindre. Voilà ce que c'est de vivre en mauvaise compagnie. Vous verrez tout cela de près, Monsieur, & vous appuierez la motion que je fis de soumettre la liste civile à l'inspection du corps législatif. Les manes de Perrault demandent en vain le parachèvement du Louvre, & les manes de Pilâtre interrogent en vain la munificence de MONSIEUR en faveur du Lycée. Sans le patriotisme des citoyens, tous nos monumens tomberoient en ruines par la nonchalance & l'avarice des courtisans. Un d'Angivillers, dont le nom est en horreur aux beaux-arts, laisse dépérir des milliers de chef-d'œuvres entassés dans un grenier; & l'immense galerie qui borde la Seine, demande aux passans ce que d'Angivillers a fait de l'or qu'on lui donna pour l'ornement de ses trumeaux.

Préparez-vous, Monsieur, à beaucoup lire & à beaucoup converser. Nos papiers-nouvelles & nos brochures journalières entretiendront vos esprits vitaux dans une circulation délicieuse.

Nous n'écrivons plus de gros volumes, parce que nous n'avons pas le tems, ni de les faire ni de les lire. Et je recule moi-même devant mon livre musulman de 700 pages, qui me coûta quinze heures par jour de travail, il y a dix ou douze ans. Ah! les circoncis ne m'y attraperont plus; j'y laisserois plutôt mon prépuce. Je compose, à la vérité, un ouvrage qui sera passablement gros, si Dieu me prête vie; & pour ne pas effaroucher mes lecteurs, j'en publie de tems en tems quelques chapitres sous la forme d'une brochure ou sous le passe-port des journaux. On dit que j'ai l'art de me faire lire sans ennuyer: c'est me donner carte blanche. Vous concevez que cet art me meneroit loin & m'épuiseroit bientôt, si j'avois aussi le secret de ne pas m'ennuyer en instruisant. Sans mon zèle patriotique & ma haîne pour les aristocrates, je n'écrirois plus un seul mot. Cette haine est chez moi une *idée innée*, n'en déplaise à l'auteur de *l'Essai sur l'entendement humain*.

Les aristocraties cléricales & sénatoriales m'ont paru d'autant plus odieuses, qu'elles sont plus durables; car le chancelant despotisme laisse au moins une retraite à l'espérance. Prêchez la monarchie absolue à Venise & à Bruxelles, si vous voulez rendre les Vénitiens & les Brabançons libres; car il y a moins loin du despotisme à la

démocratie, que d'un magnifique Sénat à la majesté du peuple. La France gémiroit aujourd'hui sous le trident des Etats-Généraux au *petit pied*, si la funeste coalition du Clergé, de la Noblesse & des Parlemens, avoit continué, après la démission de l'archevêque de Sens, à fasciner les yeux du peuple. Necker eut l'adresse de nous montrer toute la noirceur des Dépréménils & consorts: & l'autorité royale reprit tout à-coup une telle prépondérance, que le même Necker ne dissimula pas, le 5 mai 1789, que le Roi auroit pu se passer de convoquer la Nation. Il est certain qu'en cassant les treize corps robinocratiques, le Roi seroit devenu despote, mais l'intervalle de ce despotisme précaire eût été franchi en peu d'années, pour arriver plus sûrement à la liberté plénière dont nous jouissons par miracle. Nous reculâmes vers le trône pour mieux avancer vers la constitution, & les événemens les plus inattendus sont venus au devant de nous. Notre histoire de 1788, 1789 & 1790 ne sauroit trouver d'exemple ni servir d'exemple chez aucun peuple de la terre. Si les Allemands, les Russes, les Polonois, les Suédois, les Hollandois, les Italiens, les Danois veulent être libres, qu'ils s'y prennent autrement que les François; car les mêmes moyens pourroient servir à river les fers de Nations moins éclairées. Que l'Eu-

rope eſclave reçoive maintenant l'influence de la France libre : toute autre tentative ſeroit haſardée. C'eſt de proche en proche que le culte de notre divinité ſe propagera au loin dans le monde. Il ſera inutile déſormais d'abattre à coup de canon les remparts de la tyrannie : ces murailles de Jéricho tomberont au ſon de nos trompettes divines. Les deſpotes ne trouveront plus de ſatellites, & les barrières qui les ſéparoient du peuple ſeront levées ſans fracas. Si Rome n'exiſta que pour l'aſſerviſſement du genre humain, la France exiſtera pour la délivrance de l'univers. Paris, de tout tems l'école des futilités & la légiſlatrice des coſtumes, profitera de ſon ancien aſcendant, pour faire goûter aux Rois & aux Peuples des principes dont la ſévérité ſe dérobera ſous la main des muſes & des graces. L'empire de l'imitation & l'empire de la honte, feront autant de proſélites à la conſtitution françaiſe, que l'impatience naturelle à l'homme de ſupporter un joug odieux. Les maîtres & les eſclaves rougiront & pâliront à l'aſpect de la France régénérée. Paris ſera le dépôt de tous les ſceptres & de toutes les chaînes qui écraſent les nations. Ces trophées ſuſpendus à la colonne nationale, atteſteront que l'univers n'étoit pas condamné à une priſon perpétuelle. Et chaque voyageur en admirant les merveilles de la ſuperbe capitale

des hommes, y trouvera la guériſon de toutes les maladies morales, comme on trouvoit dans la piſcine de Jéruſalem, la guériſon de toutes les maladies phyſiques. L'ombre d'un Saint-Pierre guériſſoit de la lèpre, & l'ombre d'un Français guérira de l'eſclavage. Ce dernier miracle ſera plus certain que les miracles de l'évangile.

Il n'y a pas d'erreur que le ſéjour de Paris ne rectifie, il n'y a pas de vérité que cette métropole ne conſtate. Ce foyer de lumière ne tardera pas à diſſiper les ténèbres qui couvrent encore certaines claſſes de la ſociété dans la VILLE & dans la province. Chaque jour voit éclore ici quelque nouveau moyen pour étendre l'inſtruction juſqu'à l'extrême frontière ; & notre ſollicitude embraſſe tous les citoyens depuis les lambris dorés du château des Thuileries juſqu'à l'humble chaumière des Alpes & des Pyrénées. Nos ouvrages périodiques ſont d'une utilité inappréciable ; & parmi ceux qui méritent le plus grand accueil, il faut diſtinguer la *Feuille Villageoiſe*, que l'excellence du ſtyle, la modicité du prix, le choix des matières, rendront auſſi vulgaire dans les villes que dans les villages. Vous avez lu les écrits de Mrs. Cerutti, Grouvelle & Rabaud : ces auteurs célèbres, en s'uniſſant pour rédiger la nouvelle *Feuille*, ont formé le triumvirat de l'eſprit, de la raiſon & de l'éloquence contre le triumvirat de l'ineptie,

du menſonge & des préjugés. M. Cerutti, ci-devant jéſuite, & M. Rabaud, miniſtre non-catholique, oublieront l'ancien & le nouveau teſtament pour ne s'occuper que de l'exercice du ſens commun. Ils réaliſeront mon projet d'épargner à la nation un ſubſide de cent millions perdus dans les frais d'un culte oiſeux & abſurde. Et moyennant 7 liv. 4 ſ. par municipalité, l'état ſera libéré d'un cinquième des charges publiques. Il n'y aura plus de prêtres à ſalarier; mais la France comptera dans ſon ſein autant de paſteurs que de pères de famille. Ce plan eſt infiniment religieux & patriotique, puiſqu'il multiplie le ſacerdoce & qu'il diminue les impoſitions. Nos payſans ne ſeront plus étrangers aux véritables intérêts de leur ame & de leur patrie, & chaque viſite des collecteurs ſera le contre-coup des inſtructions de la *Feuille Villageoiſe*. La raiſon & la bourſe concourront à deſſiller les yeux des contribuables. C'étoit autrefois une vertu de fouler aux pieds la ſageſſe, & maintenant la ſageſſe eſt le fanal de la conſtitution. L'intérêt de tous demande la lumière, comme l'intérêt du petit nombre demandoit les ténèbres: la vérité eſt auſſi néceſſaire au nouveau régime, que l'impoſture à l'ancien régime. Patience, la France va devenir heureuſe: point de culte à payer, point de dettes à rembourſer, aucune dilapidation quelconque. Il ſera facile déſormais de

ſoulager les citadins de l'inquiſition des commis aux portes ; il ſera facile d'améliorer les hôpitaux, les bureaux de charité, les colléges, & autres fondations utiles.

Nous augmenterons la paye du ſoldat, pour forcer le reſte de l'Europe à diminuer le nombre des troupes. Déjà nos douze deniers cauſent une réaction ſalutaire en Allemagne ; & l'Autriche licencie une partie de ſon armée, afin de ſe mettre au niveau de notre ſolde. Il y aura donc moins de légionnaires dans le monde, & les légions & le monde en ſeront plus heureux. Nous verrons arriver la grande époque où il n'y aura plus d'autre garde que la garde nationale : époque où *les ſouverains détrônés par les rois*, reprendront leur couronne & leur toute-puiſſance. La belle expreſſion que je ſouligne, appartient à M. le Brun, poëte honnête homme, dont le génie ne ſauroit ramper dans le bourbier ariſtocratique, & dont la verve eſt brûlante du feu de la liberté. Son poëme, qu'il récitera au Lycée, vous inveſtira, Monſieur, d'un ſaint enthouſiaſme : vos ſujets ſeront vos frères ; & vous ſentirez qu'il eſt abſurde à un individu de s'attribuer les droits de la ſouveraineté, patrimoine inaliénable de la nation entière. La ſalle des cours au Lycée déconcertera votre foi germanique, & la ſalle de converſation achevera vos études hyperboréennes. Vous ne ſauriez

choisir d'arène plus agréable ; car la variété des arts & des sciences dont les instrumens vous entourent, y rend la discussion moins aride & moins monotone que dans les clubs ordinaires. La vue des machines électriques, des pompes pneumatiques, des sphères & des globes, fournit au raisonnement plus d'assiète & de points de comparaison. On diroit qu'un autre Raphaël vous transporte des *stanzes* du Vatican à l'école des philosophes athéniens. On apprend au Lycée à connoître ce qu'on ignoroit, & à ne pas oublier ce qu'on savoit. Les occupations de l'esprit nous y préservent de la dépravation des mœurs, & la beauté des femmes honnêtes y réveille l'imagination des hommes vertueux (1).

---

(1) Voici ce que j'écrivis au commencement de 1786 : « Pour en revenir au Lycée, vous savez que je suis zélé partisan de ce bel établissement, qui ne fait pas moins d'honneur à la mémoire de notre infortuné ami Pilâtre, qu'à ceux qui, par leur crédit, en ont prévenu la destruction. Tous les jours, la physique, la chymie, l'histoire naturelle font des progrès ; tous les jours on doit apprendre ; les gens du monde ne pouvoient bonnement pas retourner au collége ; les femmes, dans ce siècle-ci, sont relevées du vœu d'ignorance ; on veut se rappeller ce qu'on a su autrefois ; on veut ajouter à la masse de ses connoissances ; on sent le besoin d'acquérir des idées & de communiquer ses idées : on se rend au Lycée, où l'on

Paris

Paris, à l'inſtar d'Athènes, va devenir dans toute l'acception du mot, une véritable *univerſité*, où la jeuneſſe du royaume viendra puiſer la délicateſſe du goût & la pureté du langage. C'eſt ici que ſe formeront les orateurs & les magiſtrats dont

---

trouve des ſalles de lecture, des ſalles de converſation, une bibliothèque choiſie, un riche cabinet de phyſique expérimentale; rien n'y manque, pas même les Journaux & Gazettes. Et dans la liſte des profeſſeurs, on lit avec plaiſir les noms d'un Marmontel, d'un Condorcet, d'un la Harpe, d'un Monge, d'un Garat, d'un Fourcroi. L'hiſtoire & la coſmographie, & les belles-lettres, & les mathématiques, & l'aſtronomie, & tout ce qu'on y enſeigne, ne peuvent que recevoir un nouvel éclat par ce concours d'académiciens illuſtres, & d'auditeurs du plus haut rang. (*La hiérarchie des rangs exiſtoit alors*). Les étrangers s'y inſtruiront avec l'élite de la France, & y rencontreront, depuis neuf heures du matin juſqu'à minuit, des perſonnes éclairées, dont l'entretien inſtructif leur rendra le ſéjour de Paris infiniment profitable, tant pour la pureté du langage, que pour la culture de l'eſprit ». *Vœux d'un Gallophile*, *p. 179. deuxième édition.*

Le Lycée a éprouvé des ſecouſſes dans la révolution. Ses ennemis annonçoient ſa ruine, mais nos Pariſiens ſe ſont reſſouvenus qu'ils étoient des Athéniens, & non pas des Spartiates. Et Mrs. Bailly, la Fayette, Raynal, Siéyes & d'Orléans vont s'unir avec nous pour perpétuer le temple d'Apollon, & des Muſes, & des Graces. Le philoſophe Raynal eſt attendu inceſſamment de retour à Athènes, de ſon exil chez les Maſſiliens.

les talens éclos dans la province, demanderoient trois ou quatre années de développement sur le grand théâtre métropolitain. Le peuple, en s'éclairant, deviendra chaque jour plus difficile sur le choix de ses juges & de ses représentans ; & toutes choses égales d'ailleurs, il donnera la préférence à ceux qui chatouilleront son oreille par une prose harmonieuse. L'émulation s'emparera de tous les esprits, & les routes de la capitale seront couvertes de jeunes gens qui, glorieux de leurs succès gymnastiqués, seront jaloux de perdre la rouille provinciale dans le frottement ingénieux de la nouvelle Athènes. Ce ne sera plus la perfection des arts frivoles qui attirera exclusivement à Paris une nombreuse jeunesse ; mais on viendra aussi des quatre parties du monde pour savourer le sel attique dont la mine épuisée dans la Grèce, n'existe aujourd'hui que dans la VILLE des François. Paris désormais sera la pépinière des Solon & des Démosthènes. Mes parens ont été bien inspirés en me faisant oublier mon berceau Tudesque au collége du Plessis-Sorbonne. Si cette inspiration ne m'a pas donné le talent des bonnes choses, au moins cela m'a-t'il donné le goût des bonnes choses ; & mon desir de revenir à Paris fut la suite du plaisir d'y avoir été. Enfin, vous allez arriver, monsieur, je vous en fais mon compliment, & vous me répéterez, j'en suis sûr, plus d'une fois l'exclamation d'Agamemnon :

Heureux qui satisfait de son humble fortune ;
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !

Certainement un citoyen de Paris est cent fois plus heureux, ses jouissances sont plus pures & plus variées que celles de tous les *Agamemnons* anciens & modernes. Vous féliciterez Louis XVI du bonheur de vivre à Paris, en vous moquant de ceux qui vouloient lui faire goûter les délices de Metz ou de Rouen. Depuis que notre capitale est lavée de son péché originel, la reine ne l'aime plus ; car on chérissoit la fille brillante du despotisme, & l'on déteste la mère vénérable de la constitution. L'amour & les respects de la nation & des nations dédommagent amplement Paris de la haine des tyrans. Le peuple souverain, justement indigné de la colère exécutive, veut que la cour demeure dans le foyer du patriotisme, pour y faire son apprentissage civique, pour la soustraire aux embûches des méchans & à l'idolatrie des sots. Il ne s'agit plus de dissimuler, répondons franchement aux mécontens, avouons hautement que le roi n'est pas libre, parce qu'il est à son poste, parce que *la liberté du prince est l'esclavage du peuple*, & que la liberté du peuple est l'esclavage du prince. Laissons les hypocrites s'apitoyer & faire semblant de pleurer sur le sort du chef de la nation. Est-ce un si grand sacrifice

d'avoir pour sa demeure le magnifique département de Paris ? Ne comptera-t'on pour rien tous les honneurs dont la vanité de l'homme se pavane, & tous les millions qu'une nation généreuse prodigue à son prince bien aimé ? Combien de monarques absolus, c'est-à-dire, jouets de vils courtisans, n'échangeroient pas leurs couronnes ambulantes contre la couronne sédentaire des françois ? Toutes les jouissances physiques & morales se réuniſſent dans la capitale des nations ; & l'amateur des beaux-arts, du beau sexe, de la bonne chère, de la bonne compagnie, trouve à Paris la félicité de l'Olympe, sans avoir vingt-cinq millions de rente. Nos aristocrates savent que le roi seroit un instrument dangereux entre leurs mains ; & nos ignorans s'imaginent que le roi est une espèce de divinité. Placez cette statue à cent lieues du palais royal, elle rendra des oracles sinistres ; placez-la au Louvre, & ses oracles porteront la joie dans le cœur des citoyens. Le choix du piédestal n'est pas indifférent à la chose publique. Il en est du prince des françois comme des idoles d'Ammon, de Délos, de Delphes & de Dodone, dont l'immobilité maintenoit la paix & la concorde parmi les pélerins. La résidence du prince sera un dogme constitutionnel, comme la résidence des évêques est un article réglementaire. Dieu est immuable, il nous faut un roi im-

muable. Au reſte, ſi cette condition ne convenoit pas à quelque dauphin qui aimeroit les voyages & les promenades, il lui ſeroit libre de renoncer au trône & de s'aller promener. Les françois ne forceront jamais perſonne à être roi ou évêque, berger ou meunier.

J'ai publié, l'hiver dernier, un *écrit* où j'expoſe tous les inconvéniens qui réſulteroient des courſes royales : j'y prouve auſſi l'abſurdité & le danger de confier au prince le commandement des troupes. Vous recevrez, Monſieur, cette *motion* avec mon *Diſcours* ſur les aſſignats, & mon *Apologie* de la conſtitution françaiſe, apologie dont M. Burke m'a promis une réfutation volumineuſe que j'attens encore. Le même paquet contient la *lettre* intéreſſante de M. Dubois de Crancé, & les principaux *debats* ſur l'aliénation des biens eccléſiaſtiques. J'oſe me flatter d'avoir contribué à l'émiſſion de notre monnoie ſacrée. Je fus indigné des ſophiſmes & des manœuvres de l'ami Dupont & compagnie. On cherchoit à égarer l'opinion publique; & je me ſervis efficacement de mon ſtyle figuré, pour gagner le peuple par des images qui ſembloient ſe détacher du Coran & de la Bible. Nos antagoniſtes lancèrent M. Prugnon à la tribune des Thuileries, pour nous combattre avec les mêmes armes; mais grace à la bonté de notre cauſe, la tribune des Jacobins reſta maîtreſſe du

champ de bataille. La France eſt ſauvée en dépit de tous nos ennemis du dedans & du dehors. Que les Anglais viennent nous chercher noiſe, ils trouveront à qui parler. Nos aſſignats les épouvantent, car toutes leurs guerres maritimes ſe font avec du papier. Ils armeront cent vaiſſeaux ; mais les Eſpagnols en auront ſoixante, nous en aurons ſoixante, & la neutralité armée en aura ſoixante. Le Canada & la nouvelle Ecoſſe, impatiens du joug britannique, ſe réuniront à la confédération américaine. Les Anglois verront péricliter leur commerce, augmenter leur dette & leurs impôts. La Pruſſe menacée par les Ruſſes, & guêtée par les Autrichiens, redoute beaucoup la guerre : elle s'agite en tout ſens avec le Prince d'Orange, pour engager le cabinet de Saint-James à ne pas rompre avec la maiſon de Bourbon. Les nouveaux liens qui attachent la cour de Naples à celle de Vienne, augmentent les inquiétudes de Potzdam, de la Haye, & de Londres. Et ſi la menace de Catherine II s'effectue, ſi une paix ſubite en Moldavie, ſuccède au coup de foudre de Warela ; je vois toute la Ruſſie en colère, tomber avec fureur ſur Frédéric-Guillaume. La chûte des Pruſſiens entraînera la chûte des Stathoudériens ; & la Hollande délivrée de la tyrannie Anglo-Pruſſienne, ſe joindra à la France, pour dicter une paix honteuſe à la Grande-Bretagne.

Ou toutes les combinaisons politiques sont des chimères, ou nous n'aurons pas la guerre.

Les Anglais ministériels sont désespérés du succès de nos travaux philosophiques: cela prouve que la philosophie est aussi étrangère à la Cour de Georges III, qu'à celle de Louis XVI. Mais la France, disent-ils, deviendra trop puissante. Vain prétexte, puisqu'elle renonce à toute guerre injuste. Et d'ailleurs, ses propres alliés l'abandonneroient, si elle vouloit abuser de sa prépondérance. La rage Anglicane provient de l'orgueil & de l'avarice; car la France jouera désormais le premier rôle dans le monde politique & dans le monde moral. Les bévues de Versailles n'enrichiront plus l'Angleterre au préjudice de nos manufactures & du commerce maritime. Notre numéraire s'écouloit à Londres & à Rome, parce que nous étions à genoux devant la constitution Angloise & devant la religion Romaine; la superstition politique & religieuse des Français, nourrissoit l'industrie des Anglais & des Romains. Les pygmées nous paroissoient des géans. La révolution de 1688 étoit pour nous le chef-d'œuvre des hommes, & la révélation hébréo-chrétienne étoit pour nous le chef-d'œuvre des Dieux. Mais aujourd'hui le bandeau tombe, nous secouons la poussière de nos genoux, nous marchons droit. Et notre

taille giganteſque & notre conſtitution merveilleuſe en impoſent aux Nations amies & ennemies. Helvétius, dont la veuve aimable vit à Auteuil comme les philoſophes de Rome & d'Athènes vivoient dans les jardins de Tibur, & ſur les bords de l'Iliſe, Helvétius diſoit que ſi Dieu avoit daigné ſe révéler aux humains, il auroit fait deſcendre du ciel un bon plan de légiſlation ſur la terre. En effet, une religion quelconque eſt inutile ou nuiſible, ſans une bonne conſtitution: celle-ci tient lieu de toutes les religions poſſibles. Les dévots nous annoncent la chûte du chriſtianiſme en France, je ſuis de leur avis: car indépendamment du progrès des lumières, de l'aſcendant de la vérité, de l'horreur du menſonge, je demande ſi en comparant l'ouvrage de notre convention nationale aux rêveries de Moïſe & de Jéſus-Chriſt, je demande ſi en meſurant la capacité des légiſlateurs Juifs & des légiſlateurs Français, on ne ſent pas autant de mépris pour les anciens, que d'admiration pour les modernes? Si quelque choſe émane de Dieu, c'eſt la raiſon; or, la raiſon fait ici le procès aux inſtitutions prétendues céleſtes. Avez-vous ſondé, monſieur, toute la profondeur de l'important décret du 13 avril, qui abolit la religion dominante & qui ne ſalarie qu'un ſeul culte? Nous ſommes sûrs maintenant qu'en tuant ce culte diſpendieux, nous tuons toutes les erreurs publiques. La jon-

glerie religieuſe n'a jamais ſervi qu'aux ambitieux: le ruſé Machiavel conſeille à ſon Prince de jouer la dévotion. La maiſon de Naſſau a profité de ce conſeil en Hollande; il faut eſpérer que les paroiſſiens de Saint Germain-l'Auxerrois ne ſeront pas la dupe de cette maxime machiavélique. Et ſi M. Necker mettoit la main ſur ſa conſcience, il nous avoueroit que ſon livre de *l'importance des opinions religieuſes*, a été compoſé dans des vues très-profanes. Vous voulez ſavoir, Monſieur, des nouvelles du Baron de Copet: on ne ſonge pas plus à cet Avocat de la Nobleſſe, à cet adverſaire des aſſignats, qu'à Bergaſſe, le champion de Meſmer, le calomniateur de Beaumarchais, le Zoïle de la révolution. Nous appliquerons à Necker ce que Corneille appliquoit à Richelieu: *il nous a fait trop de bien pour en dire du mal; il nous a fait trop de mal pour en dire du bien.* Un peuple libre a de meilleurs yeux qu'un peuple eſclave; & c'eſt au grand jour de la liberté qu'on s'eſt apperçu que la ſtatue de Genève avoit des pieds d'argile. Vous concevez qu'après une découverte ſemblable, il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que d'aller cacher ſa honte dans le lac Léman. Necker a eu les honneurs éclatans de l'apothéoſe, & il ſera trop heureux d'obtenir les honneurs communs de la ſépulture. Les Egyptiens connoiſſoient bien la nature

humaine, en n'accordant à leurs chefs des monumens honorables qu'après la mort. J'appuie à cet égard la motion faite aux Jacobins par M. Rouziés, député de Ville-Franche en Rouergue, & dont ci-joint l'imprimé : ce jeune patriote propose de voiler les statues de nos anciens Monarques, en attendant un jugement légal & authentique. Je voudrois aussi qu'après le trépas du Prince des Français, on transportât son corps au champ de Mars, pour que la Nation fit subir à sa mémoire un examen rigoureux, qui décideroit de ses funérailles à Saint-Denis ou à Clamard. Cette responsabilité posthume corrigeroit les abus de l'inviolabilité viagère. Le foible de l'homme pour son nom & sa mémoire, est un véhicule dont l'état peut tirer de grands avantages ; l'égalité républicaine ne souffre ni titres ni cordons ; les distinctions héréditaires nuisent à l'émulation des individus. Je demanderois donc que nos vaisseaux de guerre & nos navires marchands, nos rues & nos carrefours, portassent l'étiquette de ceux qui auront bien mérité de la patrie. Cette récompense seroit aussi honorable qu'économique : & les saints de la légende feroient place aux hommes de la Nation.

Enfin, Monsieur, une perspective charmante renouvelle les espérances des amis de l'humanité : la joie rayonne sur nos visages. Jadis tout

alloit en arrière, déformais tout ira en avant. Présentez hardiment un projet raisonnable, & votre vœu s'accomplira incessamment. Il a fallu vingt volumes à l'honnête abbé de Saint-Pierre, pour ne faire la fortune que du seul mot *bienfaisance*; & maintenant il ne faudra qu'un mot pour faire la fortune de vingt projets utiles. L'ancien gouvernement nous a laissé des dettes & des préjugés dont le nouveau gouvernement nous guérira radicalement. On nous a légué un Dieu qui coûte cent millions, & un Roi qui en coûte trente. J'applaudis à l'adoption du Prince considéré comme instrument nécessaire, mais vous conviendrez avec moi, que le ciel seroit plus satisfait, si concentrant son culte dans nos cœurs ou dans des clubs, nous faisions en sorte d'être assez riches pour prendre des mesures avec l'Angleterre, afin d'effectuer la manumission de nos colons esclaves. J'espère vivre assez pour être témoin de cet amendement desirable: nous chanterions le cantique du bon vieillard Siméon. Applaudissez au zèle de Brissot, & ne blâmez pas la politique de Barnave. Une démarche précipitée ruineroit la France, appelleroit la banqueroute, renverseroit la constitution; & en voulant rendre libres 500 mille noirs, on auroit rendu esclaves 25 millions de blancs. Nos Créoles américains feront les premiers, sans doute, à demander un jour la

123

délivrance de leurs payſans Africains ; car ces maîtres indulgens ont une telle horreur de la ſervitude, qu'ils refuſent le titre de *citoyen actif* aux gens de couleur qui auroient la moindre conſanguinité avec les Nègres aſſervis. Vous direz que cela s'appelle pouſſer l'amour de la liberté un peu loin ; mais apparemment qu'aux Antilles, il en eſt des nuances de la logique comme des nuances de l'épiderme. Vos princes & vos barons allemands ne ſont pas ſi délicats ; ils n'y regardent pas de ſi près : que la peau des hommes ſoit blanche ou noire, n'importe, on n'eſt libre chez vous qu'avec du vieux parchemin dans ſon armoire : & aux yeux de vos gentillâtres groteſques, il n'y a plus d'hommes libres en France depuis le fameux décret du 19 juin.

Que vous êtes heureux, Monſieur le Prince Allemand, de mépriſer toutes ces préventions folles, ridicules, exécrables ! Comme vous allez jouir en contemplant nos triomphes journaliers ! Vous nous aiderez à fermer la boîte de Pandore hermétiquement. Je vous ſalue comme Pline ſaluoit Trajan, & vous me lirez comme Trajan liſoit Pline le jeune. Je vous aime & vous attens. *Vale.*

Paris, 6 Octobre 1790.